

www.revue-etudes.com

Pays : France

Dynamisme : 0



Page 1/2

[Visualiser l'article](#)

Quasi niente

(d'après *Il deserto rosso* de Michelangelo Antonioni) - Mise en scène de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini
- Théâtre de la Bastille - Du 23 octobre au 31 octobre 2018



L'adaptation très libre du *Désert rouge* (1964) d'Antonioni part, nous semble-t-il du moins, de l'idée très originale et passionnante de mettre en scène la question de la « Giulianité » (du nom du personnage principal du film-référence, incarné, on ne peut l'oublier, par Monica Vitti). La *giulianité* pour l'ère post-industrielle, c'est un peu l'équivalent du *bovarysme* du milieu du XIXème siècle. C'est parce que Giuliana est une figure plus qu'un personnage, qu'elle est distribuée en autant d'avatars anonymes à la façon d'une enquête sociologique :



[Visualiser l'article](#)

la trentenaire (Francesca Cuttica, qui prend aussi en charge les parties chantées), la sexagénaire (enfin quasi-sexagénaire comme elle dit : Daria Deflorian, co-reponsable du projet), la quadragénaire (Monica Piseddu, qui ouvre le spectacle et semble la plus proche, même physiquement, de la Giuliana du film), le quadragénaire (un homme donc, un peu perdu et trop stylisé : Benno Steinegger) et enfin le quinquagénaire (un autre homme : Antonio Tagliarini, co-reponsable du projet). Le dispositif qui fait fi de toute identification primaire (la distanciation est actée par les allusions au film et à l'actrice principale) mêle ainsi genres et générations pour mieux se départir de l'idée d'une adaptation servile et inutile (le film existe, après tout, et il n'a nul besoin d'un *digest* pour esprit paresseux) ; pour éviter tout psychologisme (la crise de la quarantaine, du couple *etc.*), voire pathologisme (névrose, hystérie, asthénie, dépression *etc.*). Dans une perspective critique donc plus que clinique, le spectacle interroge (avec beaucoup d'esprit du reste, c'est à signaler) la question de l'homme en trop - ou de l'homme en moins c'est tout comme : cette idée d'une aliénation qui est devenue condition, cette idée qu'il n'y a pas seulement à vivre mais bien plus à être un être vivant compétent, plastique et adaptable, sur fond de darwinisme dévoyé. De fait, en scrutant tous ces « presque riens » (les *quasi niente*) de la vie, les figures de Giulina (jeune, mûre, âgée, homme, homo même) font à leurs dépens leur bilan de compétences. Et comme chez Beckett, mais dans un autre registre, plus égotiste bien sûr, on rit avec bienveillance de ces *alter ego* qui se présentent, se croient, se disent, se pensent comme des inadaptés, pourtant bien installés. Le spectacle qui ne cite pas Mark Fisher innocemment montre la part d'auto-suggestion dans cette introspection : on ne naît pas Giuliana, on de le devient, à force de ces petits riens qui instillent le doute, goutte à goutte. Dans ce spectacle, sensible sans sensiblerie, critique sans nostalgie, on n'en a jamais fini de se justifier ; on parle beaucoup mais on ne dit rien tant la parole n'a plus de prise sur ce qui se passe, sur ce qui passe et laisse au bord du chemin ceux qui comme ces multiples figures de la Giuliana cherchent à voir clair, sans ne savoir où regarder, ni comment.